

LE COUVENT

Publication mensuelle a l'usage des jeunes filles.

Deuxième année, X. N° 20 Décembre 1887

ABONNEMENT : 25 centins par an. Les abonnements datent du 1er janvier — On est prié d'adresser toutes les communications concernant la rédaction et l'administration du *Couvent* à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, au Collège Joliette, à Joliette, P. Q. Canada.

AVIS IMPORTANTS

La publication de notre *Dictionnaire des verbes irréguliers et défectifs* a retardé de quelques jours l'envoi du présent numéro du *Couvent*.

Avec le No de décembre se termine la deuxième année du *Couvent*.

Quelques centaines d'abonnées n'ont enrore rien payé depuis la fondation du journal.

Prière à tous et à toutes de se mettre en règle.

Payez d'avance et vous n'aurez jamais à craindre les arrérages.

Recommandez le *Couvent* à vos connaissances.

En 1888, troisième année du *Couvent*, nous travaillerons à en rendre la rédaction de plus en plus utile et attayante. Nous avons même l'intention d'établir certains concours, sur des sujets déterminés, avec de petites récompenses pour les trois ou quatre meilleurs travaux de chaque concours.

Lorsqu'une abonnée désire que tel ou tel sujet soit traité dans le *Couvent*, elle est priée d'en donner avis.

Lisez ce que dit M^{me} A. Bonconseil et rendez-vous à sa demande.

Hâtez-vous de retenir le nombre d'exemplaires qu'il vous faut de l'*Almanach-Journal*, pour 1888. Cet *Almanach*, nouveau dans son genre, est fait particulièrement pour la jeunesse studieuse de l'école et du couvent. Il a pour but de favoriser la piété, de soulager les âmes du purgatoire (en faisant connaître les indulgences à gagner), de donner des habitudes d'ordre au point de vue des dépenses, et de consigner au jour le jour des souvenirs de jeunesse qui sont relus plus tard avec grand plaisir. 5 centins l'exemplaire. 84 personnes ont déjà fait leurs commandes. Cet *almanach* ne sera prêt qu'à la fin de décembre. Un peu de patience.

Achetez un exemplaire de notre *Dictionnaire des verbes irrég. et défectifs*. Brochure in 12, de 76 pages. 25 centins l'unité. \$2.40 la douzaine. Nous donnons là des renseignements sur 257 verbes. Tous ces verbes sont donnés suivant l'ordre alphabétique, en sorte que la difficulté est de suite élucidée.

On est embarrassé par exemple pour donner le présent du subjonctif du verbe *asseoir*, on voit de suite, p. 11, que l'on dit également bien : *Que j'asseye* ou *que j'assoie*. Faut-il mettre le tréma à toutes les personnes du verbes *Hair*? Ouvrez le dictionnaire à la lettre H, p. 45, vous lisez : « on n'omet le tréma qu'au singulier du présent de l'indicatif et de l'impératif. » Je hais, tu hais, il hait — Hais. Nous avons déjà eu occasion de nous servir plusieurs fois de ce dictionnaire. On nous écrit qu'il rendra des services à bien du monde.

Le *Couvent* de 1886 est toujours en vente à 20, 25, 30 centins, suivant la reliure.

L'*Etudiant*, cette année 1888, sera particulière-

ment intéressant, vu les concours qui doivent avoir lieu. Les jeunes filles devraient s'abonner en plus grand nombre. La classe des *grandes* de chaque couvent pourrait aisément collecter 50 centins pour un an d'abonnement.

F. A. B.

J. M. J.

MON COUVENT

LE PENSIONNAT D'HOCHELAGA.

(Pour le Couvent.)

Oh ! j'aime à le revoir, à la saison des fleurs, quand tout chante et sourit dans la nature ; j'aime à le revoir mon gracieux couvent ; ce paradis de mes rêves enfantins ! Caché dans la verdure ; au fond d'une superbe avenue bordée d'une haie fleurie, il se dresse coquettement. Son aspect me fait rêver à ces jours radieux où j'effeuillais alors les roses blanches de ma vie. Comme un essaim d'oiseaux qu'amène le souffle du printemps, mille souvenirs tous pleins de gais rayons et de doux parfums, viennent se presser en foule dans ma mémoire.

Je les revois encore ces bancs rustiques qu'ombragent de grands arbres, témoins de nos joyeux ébats, de nos rires folâtres. Oh ! ces arbres s'ils avaient une voix pour parler ; qu'ils en auraient à redire de

ces gais propos, de ces charmantes historiettes, fleurs de grâce et de naïveté, écloses de nos jeunes imaginations : Ah ! c'est alors, que nous en faisons de la jolie prose sans le savoir !... Et ces promenades silencieuses ! Ces parcs pleins de mystères ! Où si souvent, l'ange des douces rêveries me berça sur son aile ! Puis au fond du grand jardin, s'élèvent encore les doux petits oratoires dédiés à la Vierge Marie et à son divin Epoux. C'est là aux pieds de la Madone, que j'allais répandre mon âme dans ses heures de joie et de tristesse. Que j'en ai passé d'heureux moments dans cette petite chapelle, écoutant le tendre gazouillis d'un ruisseau voisin, et les roulades perlées des petits êtres ailés, se jouant sous le dôme du ciel bleu ! Souvent, je me prenais à envier le sort de ces petits rois aériens ; et je redisais à Marie ces paroles du poète :

Si j'étais un oiseau gazouillant sur la branche,
 Je fixerais mon nid non loin de ton autel,
 Dans le chêne qui touche à ta chapelle blanche,
 Et là, toujours chantant, je me croirais au ciel !

Et dans le lointain, mes yeux revoient avec plaisir, le petit bois tout rempli de murmures et de chansons ; lieu de rendez-vous aux jours de grands congés. L'écho semble m'apporter encore les francs éclats de rire qui retentirent jadis sous ces frais ombrages ! Je crois savourer de nouveau les délicieuses dinettes que nous faisons là, et dont nous délectons nos petites bouches friandes.

Oh ! heureuse enfance ! Poème d'inénarrables illusions ! de suaves ivresses ! horizon de sourires et de fleurs ! Pourquoi t'es-tu si tôt envolé ?.....

Après avoir été ballottée par les flots turbulents du monde, que j'aime à remonter, tendrement bercée par le flot, le paisible ruisseau de mes années d'enfance !... Que d'images fraîches et riantes apportées par l'onde limpide. Que de douces et suaves mélodies le flot ne chante-t-il pas à mon oreille ! Le premier chant que m'apporte la vague, est celui où, naïve enfant, je m'approchai pour la première fois du banquet divin. Je me revois encore dans ma parure toute blanche à faire rêver aux anges : la chapelle a revêtu ses plus riches atours : l'orgue verse à flots ses sublimes harmonies, tandis que des voix angeliques redisent ces paroles du cantique :

Approchez-vous, approchez-vous,
A son festin, Dieu vous convie,
Aprochez-vous, approchez-vous
C'est le divin Epoux !.....

O jour ! le plus beau de ma vie ! Jour d'extases ineffables, de bonheurs sans noms !

Quelques années s'écoulent toutes remplies des plus heureux souvenirs Toujours je marche dans des sentiers fleuris : un petit nuage vient-il obscurcir un instant mon ciel si serein, ce ne sont que quelques gouttes de pluie de larmes, et tout a bientôt disparu, comme ces légères ondées de mai après

lesquelles la nature semble plus riante et plus belle. Je suis toujours la riante enfant d'autrefois ; cependant, ces années, dans leur cours ont empreint sur mon caractère un certain cachet de gravité ; aussi, est-ce avec une joie plus recueillie que je vois approcher le jour où je dois m'envoler sous l'étendard de Marie. Jour mémorable, où je promis à Marie d'être son enfant pour toujours : vœu que je suis heureux de renouveler encore aujourd'hui !

A part ces touchantes solennités, scellées au sceau sacré de la Religion, que de douces fêtes ! que d'heures heureuses passées au milieu de maîtresses, de compagnes chéries !

Le dernier chant que m'apporte la vague, est celui de mes adieux au pensionnat. A cette heure douloureuse de la séparation, il me semblait que les sentiments de mon âme ne pouvaient être traduits même par le sublime Schubert, dans sa romance mélancolique, dans ses adieux aux notes remplies de sanglots et d'alarmes ! Oh ! qu'il m'en a coûté de dire adieu au ruisseau enchanteur qui depuis si longtemps berçait mon heureuse enfance. Je tremblais de confier mon frêle esquif à l'immensité d'une mer encore inconnue. Mais soudain, une étoile radieuse se montra à mon horizon. C'était le phare lumineux que Marie place sur la route des enfants enrôlés sous son auguste bannière. L'âme rassérénée par ce gage salulaire, plus tranquille alors je m'élançai sur l'onde orageuse, et de mon cœur s'échappa

ce dernier vœu :

Madone douce et belle,
 Sur les flots orageux,
 Dirige ma nacelle,
 Vers le port bienheureux !.....

FRÉDÉRICA.

Ottawa, Décembre 1887.

AU COUVENT DE ST. AIMÉ

(Pour le Couvent.)

Le vingt et un novembre, jour de la Présentation, nous avons eu grande fête au couvent de Saint Aimé. Quand je dis grande fête, c'est d'une manière tout à fait relative, car à St-Aimé nous faisons toute chose fort modestement, éprises que nous sommes de cette vieille maxime. " que le bruit ne fait pas de bien, et que le bien ne fait pas de bruit. "

Mais, pauvre étourdie, voila que je vous parle du couvent de St-Aimé comme d'une maison bien connue, et je parie que de votre vie vous n'en avez ouï parler ; vous ne savez à quel comté de la province le donner. Je ne vous fais pas de reproche de votre ignorance ; assurément on n'est pas tenu de connaître tous les couvents du monde. Il y en a maintenant de nichés à tous les coins du pays, et la maison Cadieux Derome a forte affaire d'en tenir un compte exact dans son " Canada ecclésiastique. " Puis, comme je l'ai dit, le couvent de St-Aimé est si modeste, si modeste, que de sa vie, je crois bien, il n'appartient à l'histoire. Heureux, dit le proverbe, les peuples qui n'ont pas d'histoire. Elle brille, cette béatitude, sur mon couvent de St-Aimé : il n'a pas d'histoire, dans ce sens que peu soucieux des succès bruyants, attaché à ce qu'il y a de plus simple et de plus solide

dans l'éducation, il poursuit sa carrière sous les regards de Dieu.

“ A l'austère devoir pieusement fidèle. ”

C'est même la première fois qu'une plume téméraire, en trainant son nom sur un journal, ose violer la virginité de sa solitude. Mais pour ma part, je ne suis pas chargée des intérêts de son humilité, et je veux au'il soit su par le pays, que sur les bords de la rivière Yamaska, à peu de distance du fleuve, il y a un beau village, que dans ce village il y a un beau couvent, et que dans ce couvent nous avons eu une belle fête le jour de la Présentation. Je veux que cela soit su, et voilà pourquoi je le confie à votre journal qui sillonne le pays, porté par les coursiers de feu, et qui sait pénétrer, messenger subtil, dans tant de pensionnats et de maisons privées.

*
* *

Le compte-rendu d'une fête au couvent de St-Aimé, c'est vite fait, et pourtant j'aime mes petites fêtes de couvent. La moindre chose se détache sur un fond de vie habituellement modeste et uniforme : dans un cœur pur et que n'ont pas agité les émotions violentes, il faut si peu pour faire naître des joies dont le parfum se conserve pendant de longs jours.

Nous avons une jolie chapelle, grande comme la main, un véritable amour de chapelle, que je vous conseille de visiter quand vous mettrez pied à St-Aimé. Elle n'a aucun luxe de décoration, mais tout y est de si bon goût, on y éprouve une telle influence de recueillement, qu'o. s'y sent à l'aise. Il semble, qu'en raison même de l'exiguité du local, on y soit plus près de Dieu. Ma maîtresse de littérature m'a confié que Lamartine a marqué quelque part sa prédilection pour les vastes temples, aux voûtes énormes, aux forêts de colonnes, où l'âme se trouve noyée comme dans l'immensité de Dieu.

Vous, chantait le poète.

Vous qui veillez les saints asiles
 Où mes yeux n'osent pénétrer,
 Au pied de vos troncs immobiles,
 Colonnes, je viens soupirer.
 Versez sur moi, versez vos ombres ;
 Rendez les ténébreux plus sombres,
 Et le silence plus épais.
 Forêt de marbre et de porphyre
 L'air qu'à vos pieds l'âme respire
 Est plein de mystère et de paix.

Cela est très beau. Mais pour moi à toutes les cathédrales et les grandes basiliques je préfère, sur le petit coin de terre où Dieu m'abrite, mon humble chapelle. Cela est plus discret, moins profane, et l'on est heureux de n'y rencontrer pas le contact d'une foule toujours plus ou moins curieuse et distraite.

*
* *

Mais voilà que je m'amuse à jasoter, au lieu de raconter notre petite fête. Je vous ai introduit dans notre petite chapelle en vous avouant sa modestie, mais cela s'entend du temps ordinaire ; car aux grand jours, comme à la fête de la Présentation, elle se transforme. C'est ma sœur Saint Norbert qui avait pris la haute direction de la parure, et ma sœur Saint Norbert (je vous le dis tout bas afin de ne pas effrayer sa modestie) est une véritable artiste. Là où elle se mêle de décorer, on croirait qu'une fée a passé, tant elle sait déployer une parure avec éclat et en même temps avec un goût irréprochable, sans qu'il y ait rien de surchargé. Je dirais bien que pour la circonstance elle s'est surpassée, mais j'ai en horreur cette formule banale. Disons plutôt qu'elle a su trouver dans sa piété de nouvelles et délicates inspirations, qui ont rendu un bel hommage à la mère dont nous célébrions la fête.

" C'est ce qui ne vaut pas la peine de se dire qui se chante, " a dit Beaumarchais. Sans être un grand écrivain comme Beaumarchais, j'oserai lui dire qu'il se trompe étrangement : c'est ce qui ne peut pas se dire qui se chante. La puissance de la musique se continue sur les limites où expire celle de la parole ; elle

possède certains accents vagues et mélancholiques que ni la plume ni la parole ne pourront fixer jamais, et qui vous ouvrent des horizons infinis ; la musique complète l'éloquence en la faisant pénétrer dans notre âme à des profondeurs que cette dernière n'atteindrait pas toute seule.

Aussi aime-t-on la musique au couvent de St Aimé ; et l'on en fait de belle, non pas de cette grande musique, indéchiffrable pour les profanes, à propos de laquelle Bérenger disait en se raillant :

Et vous, gens de Part
Pour que j'applaudisse,
Quand c'est du Mozart.
Que l'on m'avertisse.

Mais une musique que tout le monde comprend, et qui remue tout le monde. Entre-t-on dans notre chapelle, un jour de fête, le cœur froid et aride, après avoir été bercé quelques minutes par la belle musique que nous fait ma sœur Saint Sébastien, on se sent tout recueilli et tout réchauffé. Je vois bien que je fais encore une brèche à la belle vertu d'humilité, mais c'est plus fort que moi. L'obscurité où mon couvent est jusqu'à ce jour demeuré enseveli m'irrite et je veux parler.

“Si j'étais reine disait Madame de Tessé, fascinée par la conversation si spirituelle et si éloquente de Madame Staël, si j'étais reine, je commanderais à Madame de Staël de me parler toujours.” Pour moi si j'étais reine, je commanderais à ma sœur Saint Sébastien de me chanter toujours quelque chose. Seulement, moins cruelle que Madame de Tessé, comme il faut être bonne reine, et que pour porter la couronne on n'est pas dispensé d'être charitable, je la laisserais se reposer de temps en temps. Mais je la ferais chanter souvent, surtout aux offices. De cette façon je serais certaine d'être toujours pieuse ; autrement j'en désespère beaucoup, car il faut de puissants stimulants à ma sécheresse naturelle. Belle en tout temps, la musique de ma sœur Saint Sébastien, à la messe de la Présentation, se ressentit de l'extraordinaire de la circonstance, et

Son chant ayant cessé, nous l'écoutions encore,
Tant de charme eut pour nous sa voix douce et sonore

nous avons eu communion générale, une communion fervente entre toutes celles de l'année. La virgine figure de Marie, qu'on nous proposait pour modèle en ce jour, nous touchait. Nous la voyions, cette virgine enfant, à quatre ans, lorsque ses pieds pouvaient à peine la porter, allant ensevelir sa jeunesse dans le temple, craignant d'arrêter sur le monde, même pendant quelques instants, des regards qui ne devaient contempler sur la terre que la personne du Verbe Incarné. Comme Marie, nous nous sommes présentées à Dieu. Nous nous sommes par la communion jetées dans son sein, Le priant de nous y garder à jamais.

La fête n'était pas exclusivement religieuse ; et d'ailleurs nous ne sommes pas des Carmélites, que je sache, pas encore du moins. Quant à moi, par parenthèse, si je dois le devenir jamais, il faudra que mes goûts mystiques prennent un développement assez inespéré.

Aussi, obéissant à un texte des psaumes que nous a cité M. le vicaire et dont j'ai oublié le latin, nous nous sommes toute la journée réjouis dans le Seigneur, les plus jeunes, courant, s'ébattant, épuisant le programme des jeux d'enfants ; éprises de plaisirs plus intellectuels, les doyennes de la maison, les aînées, comme dit la chanson :

Prolongeant un doux entretien,
Et causant . . . mais vous savez bien
De quoi causent les jeunes filles.

L'après-midi nous a ramenées à la chapelle où dans une courte instruction on nous a vivement exhortées à aimer le temple de Dieu, surtout, notre petite chapelle où s'écoulaient les instants les plus doux, sans contredit, de notre jeunesse, et probablement de toute notre vie. Pour clore l'exercice de la bénédiction solennelle du S. Sacrement : nos voix se sont élevées, mêlées aux parfums de l'encens, vers Notre Seigneur rayonnant dans son ostensor, au milieu de l'autel inondé de lumières. Puis par la bouche de l'une d'en-

tre nous, nous nous sommes toutes de nouveau consacrées à Marie.

- * *
*

Après souper nous avons fait un peu de théâtre, et ça été le clou de la fête, comme disent dans l'argot moderne les rédacteurs de journaux. Je vois d'ici votre pruderie s'effaroucher à ce seul mot de théâtre. Oh, que nenni ! On n'a transporté dans les murs du couvent ni la poésie d'Alexandre Dumas, ni la prose d'Emile Zola, mais de jolis petits riens, très-innocents et en même temps souverainement intéressants.

Une petite élève est venue réciter un compliment, une mignonne petite élève, grande comme le " Poucet " des contes de Perreault. Il fallait se dresser sur sa chaise pour la voir, il fallait retenir son haleine pour l'entendre ; mais avec quel naturel et quelle grâce elle sut s'exprimer ! Un si beau langage dans une si petite bouche c'est une vraie musique.

Mlle A. Berthiaume a dit la belle poésie intitulée : *La mère du missionnaire*. Mlle Berthiaume a la voix singulièrement sympathique ; elle appartient à ces rares élus, visités dans leur berceau par la muse, et qui par leur diction comme par leur chant ont le don infaillible de toucher les cœurs. Elle a su si bien pénétrer l'esprit du morceau, si bien entrer dans son rôle de mère à la fois heureuse et affligée, qu'à certains moments elle nous a fait courir par les veines le frisson de la plus sincère émotion.

Un joli duo intitulé : *La rose et la violette* nous a fait comprendre et goûter les beautés de l'humilité.

Aux lueurs féériques des feux de Bengale on a déroulé sous nos regards une série de tableaux vivants, quelques uns religieux, comme la Présentation de Marie, le couronnement de Notre Seigneur, etc., d'autres gais et plaisants, comme un intérieur de famille. Pour composer ces tableaux il y avait à représenter des personnages assez embarrassants. O sainte liturgie ! quelles blessures tu as reçues ce soir là dans tes sévères prescriptions ! Lévités, grands-prêtres, Vierge, anges, saints, il

s'est trouvé des actrices pour tout figurer ; rien n'arrêtait l'audace de nos quinze ans. Le ciel même n'avait pas de barrière qui nous gênât, et il s'est trouvé telle élève qui n'a pas reculé devant le rôle écrasant d'une *Personne Divine*. Pour compléter la scène du temple, oubliées du châtiment autrefois infligé au roi Ozias, nous n'avons pas hésité à porter la main à l'encensoir. Heureusement que tout s'est passé à huis clos, et que Mgr n'en sait rien.

Une jolie scènette a couronné la fête, gaie et désopilante au possible. Ce sont les déconvenues d'une pauvre maîtresse de pension qui a forte affaire avec ses filles de service. Pour ne citer qu'un nom, Mlle Berthiaume surtout opère sur le théâtre avec toute l'aisance et le sans-gêne d'une Première de la Comédie-Française. Mlle Berthiaume a toutes les cordes de la lyre, ainsi que le disait Lacordaire d'Ozanam, et comme précédemment elle avait amené à nos yeux les larmes de l'émotion, elle a dans la scène provoqué les larmes du fou rire.

Les heures coulent vite, je vous assure, dans de si charmantes récréations, et l'aiguille était joliment avancée sur le cadran lorsque nous rentrâmes au dortoir, nous qui nous couchons toujours à l'heure des poules, à ce que disent les gens du village. Les mânes de notre vénérée Mère Rivier ont dû frémir dans leur tombe, de cette infraction au règlement ordinaire. Mais que voulez-vous ? ce n'est pas tous les jours la fête de la Présentation.

*
* *

Je prévois bien que je vais être fortement grondée par mes maîtresses pour mon indiscretion. Passe encore de raconter une fête, mais oser, comme je l'ai fait, décliner certains noms propres.....

Quel crime abominable !

dirait le vieux Lafontaine. Enfin, le mal est fait ! Mes maîtresses, mes "bonnes" maîtresses, comme dit Monsieur le Curé, ne porteront toujours pas leur courroux jusqu'à me vouloir occire, et je ne suis pas

fâchée de leur avoir fait pièce une fois dans ma vie,
afin de leur rendre un peu les taquineries qu'elles
m'infligent souvent, pour mon plus grand bien.....
disent-elles.

BERTHE.

A LA REVUE Sr HYPOLITE

PROVIDENCE DES T.-RIVIERES

(Pour le Couvent)

Ce cercle réjouit vous fête,
Ma sœur, pour la première fois :
Notre cœur est votre conquête,
Prêtez l'oreille à notre voix.

Là-bas, combien on vous regrette !
Et dans vos rêves, vous aussi,
Vous vous rappelez Joliette.....
Mais nous vous aimons bien ici...

Vous vous montrez toujours si bonne,
Vous faisant toujours toute à tous ;
Cette heure où notre front rayonne
Vous rapproche encore de nous.

Un même sentiment enflamme
Les présents et les éloignés ;
Leurs bouquets parlent à votre âme,
Des mêmes parfums imprégnés

Pour l'orphelin, sous vos auspices
Deux fois l'aumône a fait un nid ;
Les pierres de ces édifices
Rediront votre nom béni.

De la bien chère remplacée
Nous conservons le souvenir.....
Il sait charmer notre pensée,
Il vient souvent nous attendrir.

Vous avez repris la tutelle,
 Nous donnions l'or pour de l'or ;
 Si vous alliez partir comme elle,
 Comme nous pleurerions encore !

Mais la sœur de la Providence
 Ne peut jamais se reposer,
 Son œuvre toujours recommence,
 Son zèle ne peut s'épuiser.

Souvent, hélas ! elle est en proie
 A l'amertume de l'adieu
 Sur la terre sa seule joie,
 C'est de se consumer pour Dieu.

Daignez agréer notre hommage,
 Et nos souhaits de chaque jour ;
 Loin de vous tout sombre nuage,
 Soyez heureuse en ce séjour.

E. B. L.

SAVOIR FAIRE

MOYEN D'OTER LE GOUT DE RANCE AU BEURRE FONDU ET
 A LA GRAISSE.

Je ne suis guère de bonne humeur, aujourd'hui. Hier mon aînée mettant sur la table des tranches de pain rôti, humectées avec du beurre rance ; ma cadette, aujourd'hui, fait de la soupe avec de la graisse rance. L'atmosphère est décidément au rancé dans ma maison. Heureusement que j'ai un mari patient qui ne dispute pas trop lorsque la cuisine n'est pas de son goût. Il n'en est pas ainsi de M. X, mon voisin, qui l'autre jour trouvant la soupe mal faite pour la 50^e fois, renversa le contenu de la soupière sous la table. Figure de l'épouse !

Quoiqu'il en soit, voici ce que je lîsais l'autre jour dans les *Modes Françaises*, à propos de rancidité du *beurre* ou de la *graisse*.

Lorsque l'on s'aperçoit que l'une de ces substances n'a plus un goût irréprochable, il suffit pour le leur redonner de les mettre sur le feu ; et, lorsque *beurre* ou *graisse* commencent à être fondus, on jette dedans ou un petit morceau de pâte à pain, ou une *croûte de pain*. On laisse bouillir un moment. La pâte ou le pain absorbent tout le goût de rancidité ; et la *graisse* ou le *beurre*, remis dans les pots et refroidis, ont repris leur bon goût du premier jour.

Jeunes lectrices du Couvent, suivez ce conseil, il est facile d'application.

Je reviens maintenant à une demande déjà faite, Ceux et celles qui ont des recettes spéciales pour quoi ce soit, recettes dont elles ont éprouvé la valeur, sont priées de les envoyer à

MADAME ADELINA BONCONSEIL,

BUREAU DU *Couvent*, Joliette

Toute personne qui enverra quelque chose de ce genre, d'ici la fin de janvier, recevra une ou plusieurs brochures ou gravures, suivant l'importance de ce qu'elle aura envoyé. Q'on se le dise.

NOËL NOËL.

La voilà donc arrivée cette belle fête de Noël, il est donc venu ce grand jour tant désiré, il est maintenant au milieu de nous ce divin Enfant, cet Emmanuel, ce Dieu avec nous ; nous le chantons de nos voix pures et innocentes, nous entourons son berceau avec joie et amour. Elles sont belles nos crèches, mais celle de Bethléem n'était pas aussi belle, aussi bien ornée ; les hommes n'avaient pas allumé de flambeaux autour de la grotte ; il faisait sombre, il faisait froid ; les nombreux étrangers qui étaient venus à Jérusalem ; les riches, les

rois, les puissants n'environnaient pas le Dieu Enfant... autour de son berceau il n'y avait que Marie et Joseph. Marie, sa mère, c'était beaucoup sans doute ainsi que Joseph son père nourricier,

En présence de Jésus dans la crèche, Marie dut tout d'abord tomber à deux genoux, s'abîmer dans une adoration profonde et faire acte d'amende honorable pour tous les péchés des hommes.

Après ce premier épanchement de son cœur virginal, Marie se releva, puis elle regarda Jésus. Il me semble la voir cette bien-aimée Mère. les mains jointes, et le regard fixé sur son fils dans une sublime contemplation. Mais que vit-elle dans ce premier regard sur Jésus ? St-Jean même qui aperçut la divinité, n'a jamais vu ce que Marie vit dans ce premier regard. Ces petites mains qui s'élevaient vers elle, ces petits pieds devaient être percés de gros clous, cette petite tête couronnée de cheveux d'or devait être transpercée d'épines cruelles, cette figure si belle, si aimable devait être un jour couverte de sueur, de crachats et de sang..... ces petites épaules devaient être meurtries par les verges de la flagellation, ce petit cœur devait être transpercé d'une lance et verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour les hommes.

Puis que fit Marie à la suite de ce second acte ? Elle fit ce que nous aurions fait à sa place, elle prit son Divin Fils dans ses bras approcha ses lèvres virginales sur son front et y déposa son premier baiser.

Ici il faut se taire car les paroles manquent pour exprimer tout ce qu'il y eut à la fois de respect, et de bonheur dans ce premier baiser.

Marie a baisé Jésus..... continuons cette méditation pendant les jours de l'octave; comme Marie adorons Jésus, regardons le et embrassons-le bien fort. Nous sommes privilégiées car même autour de nous, combien ne connaissent pas les beautés de la crèche, et, là-bas, parmi ces peuplessauvages infidèles, combien d'enfants n'ont jamais entendu parler de Jésus. Une prière donc aujourd'hui pour les infidèles, et répétons cette parole : « Vive le Christ qui a tant aimé les hommes ! Oui qu'il vive ce Jésus qui a tant aimé les hommes, qu'il vive au milieu des nations chrétiennes, qu'il vive au milieu des barbares, qu'il vive au milieu de nous afin qu'un jour nous al-

lions vivre avec lui dans la patrie céleste qui est la bienheureuse éternité.

EUGÉNIE L...

St-Sauveur. Québec, décembre 1887.

L'AUBERGE DE L'ANGE GARDIEN.

Cette gracieuse histoire, si goûtée par les abonnés de *l'Étudiant* et si propre à faire du bien à la jeunesse, forme une brochure, grand format de 72 pages, que nous vendons 15 centins l'unité, et 9 centins seulement si on l'achète à la douzaine. Soit \$1.10 seulement la douzaine, franc de port.

Requiescat in pace. Révde S. Duguay, supérieure des Sœurs grises d'Ottawa Elle savait être sévère et douce. Elle nous a toujours paru remplie de l'esprit de Dieu.

Bazar à St Nobert, 1, 2, 3, 4 et 5 janvier 1888, pour venir en aide au couvent de la place. Plusieurs couvents dirigés par les SS. Ste Anne ont envoyé leur obole.

Quelques correspondances omises, faute d'espace.

Dans le No de janvier, nous donnerons plus large part à Stylite

Da pauperibus nous a rapporté quatre autres piastres : ce qui porte à \$23.66 la somme reçue par le malade en question.

PRIME ! PRIME !! PRIME !!!

Je donnerai un calendrier colorié, de 6 x 3½, surmonté d'un joli chromo, à ceux qui payeront d'ici au 20 janvier. Comme je n'ai que 1000 calendriers, les 1000 premiers qui auront payé auront seuls la prime. Ce calendrier sera envoyé avec le No de janvier. Je préfère les timbres d'un centin, lorsqu'on paye son abonnement en timbres.

TABLE DES MATIÈRES POUR 1887

Code de la bonne jeune fille (Conseils).

	PAGES
Serez-vous plus tard aussi scrupuleuses ?	1
Un rêve d'enfant	9
Voyez bien ce qu'ils sont	19
Un rêve	37
Que votre piété soit exquise	47

Ne les contristez point	84
A l'œuvre, jeunes filles	102
Entré, il y reste	114
Religieuses missionnaires	131

Cuisine

Ce que c'est que la soupe 11.— Soupe au riz (manière de la faire) 12.— Soupe que l'on peut faire et soupe que l'on ne peut pas faire pendant le carême 33.— Soupe au chou, au vermicelle, au tapioca, au macaroni, à l'orge, soupe aux pois, 74.— Tableau du temps nécessaire au rôtissage des différentes viandes, à bon feu, 87.— Soupe aux tomates, 103.— Soupe aux huîtres, 127.— Candi. 128.

Couture

Combien faut-il de points pour faire une chemise ?	55
Vive le raccommodage !	69

Economie domestique

Diverses question sur les achats, sur les œufs,	sur l'hui-
le	42, 50, 73

Gymnastique intellectuelle

15, 16, 29, 41, 45, 56, 58, 77, 78, 94, 100, 130

Nouvelles

39, 44, 52, 59, 60, 61, 77, 78, 130

Littérature

La lampe du sanctuaire	19
Une dernière fleur d'automne	21
Au coin du feu	24
Apostrophe à mon cahier	26
La goutte d'eau	75
Marie Jenna	87
Léontine et l'enfant	92
Le retour	108
Migration des oiseaux au bosquet enchanteur	110
L'ange et les fleurs	118
A ma mère	123
Lettre à ma petite sœur	126
Un beau soir d'automne	138

Adieu, cher couvent	141
Mon couvent	149
Couvent de St-Aimé.	153

Mots et anecdotes

Mademoiselle Cécile	5
A l'usage des bègues et des étrangers	28
Une cuisinière novice	29
Anecdotes	112, 113, 129

Poésies

Mes étrennes	3
Alice	5
La fleur des exilés	23
Si vous tiez, je ne dis rien	35
Je vous salue, Marie	67
Il a grandi, c'est vrai, mais je l'aime toujours	85
A ma petite cousine	91
Mes adieux au pensionnat	106
A la Révde S. Hypolite, Prov. des T. R.	160

Savoir-Faire

Comment enlever à la graisse et au beurre le goût rance.

Stylite (Feuilleton du Couvent)

30, 45, 63, 80, 96, 143,

Varia

Consolations aux mères affligées	7
Origine des poupées	13
Une dernière fleur d'automne	21
A aiguille, aiguille et demie	43
Mes compagnes de classe	52
Voyage autour de la classe	71
Le retour dans la famille	90
Da pauperibus	121
Novembre	136
Almanach-Journal pour 1888,	136
Prenons donc la ligne droite	140
Petite leçon de composition	142